

Le Dernier voyage

©Gérard BOUYER 2005

Nouvelle

SGDL 2005-02-0031

1)

L'avion glissait dans le ciel noir de la nuit, un torpeur étrange avait envahi la cabine de ce long courrier qui reliait Dallas, Texas USA, à l'aéroport Charles de Gaulle. Après le repas, servi dans le court crépuscule aérien, et les habituelles projections de films, chaque passager avait tenté de dormir. Lui n'y était pas arrivé ; il avait gardé l'œil ouvert malgré cette pilule prescrite par son docteur pour le faire passer au pays des rêves.

Albert Sarassin, la cinquantaine passée, catholique peu pratiquant, se remémorait la veille de son départ.

Cette nuit de Dallas où, à l'hôtel, après le dîner offert par ses clients, il avait prié le Seigneur. Marié à l'église, père de trois enfants, tous élevés dans la foi chrétienne et voguant maintenant de leurs propres ailes, il ne voyait plus de solution à ses problèmes professionnels. Il avait osé demander l'intercession divine pour obtenir ce contrat, vital pour sa carrière. Prier pour de l'argent, quelle honte, Seigneur ! Il l'avait fait et aurait beaucoup à se faire pardonner.

Albert était cadre technico-commercial dans une petite société produisant des revêtements pour courts de tennis et allées diverses. Il avait vieilli avec l'entreprise,

2)

maintenant trentenaire, et ses deux créateurs, un garçon sorti fraîchement émoulu d'une école d'affaires et un jeune diplômé en chimie. Pour avoir participé aux débuts, difficiles, et sué sang et eau sur les premiers contrats, il connaissait les efforts indispensables à une survie dans ce monde impitoyable du business.

Pourtant son affaire s'était bien présentée. Leur nouveau matériau, récemment breveté, était nettement supérieur à tout ce qui se faisait dans ce domaine. Résistance, robustesse à l'usure et aux intempéries, aspect agréable et toucher soyeux, adhérence hors du commun, les surfaces en "Platàume" étaient remarquables à tout point de vue.

Cependant sa proposition de fournitures d'enrobés avec, en annexe, l'exploitation du nouveau brevet aux USA, avait été battue en brèche par l'expert de son client américain, homme au demeurant pas très sympathique. Les rapports de laboratoire qu'il possédait montraient que le produit proposé vieillissait trop vite. Comme lui, pardi ! Ces rapports lui avaient d'ailleurs fait perdre cette transaction, si bien engagée.

Il s'était défendu comme il avait pu, avec son

3)

mauvais anglais qu'il n'avait jamais réussi à améliorer et sa difficulté à comprendre ses interlocuteurs américains. Cet accent texan était terrible. Ces derniers, qui s'en étaient évidemment aperçus, échangeaient, lorsque cela leur était nécessaire, de rapides propos qu'il ne pouvait pas suivre. Oh ! Ils étaient gentils, c'était certain, mais stricts en affaires.

Il le savait et avait soigneusement préparé son dossier, plusieurs semaines d'affilée, travaillant même chez lui, sur son ordinateur, au grand dam de sa femme qui pensait qu'à son âge, il devait aussi se ménager un peu de repos. D'ailleurs, son docteur lui avait conseillé de surveiller son taux de glycémie qui avait une fâcheuse tendance à augmenter malgré la réduction des aliments sucrés et des alcools qu'il s'imposait maintenant.

À ce fameux repas du soir, il avait bataillé ferme en répétant constamment, que ce n'était pas possible, qu'il devait y avoir une erreur dans les analyses américaines.

Oh! Ses partenaires avaient été aimables, très aimables, trop aimables. Certes c'était agréable, mais impossible d'aller plus loin.

4)

Vers la fin du repas, ils avaient abandonné, un temps, le domaine du business et échangé quelques souvenirs personnels, certains un peu légers. Albert suivait difficilement, et obligeait souvent ses convives à répéter, lentement. "Slowly, please" était son leitmotiv.

Une de ces petites histoires avait particulièrement retenu son attention. D'après ce qu'il en avait compris, l'expert avait, dans sa jeunesse, traversé un instant insolite et avait flôlé la mort dans une étrange circonstance.

Débutant trente années auparavant, il venait d'enlever une belle affaire. Il circulait, sur une route de Floride, jeune, insouciant, au volant d'une belle automobile décapotable avec, à ses côtés, une très jolie fille. Les débuts d'une vie professionnelle peuvent aussi comporter d'agréables imprévus, n'est-ce-pas ?

Le crépuscule tombait, l'air était doux, la radio diffusait un air langoureux, Bing Crosby était là. Ils avaient bu un ou deux cocktails peu alcoolisés, à ce qu'il en savait.

Dans cette brume amoureuse qui enveloppe les jeunes de cet âge, il voulut saisir la main de la jeune fille. Que se passa-t-il alors ? Il ne s'en souvient toujours pas. Un voile obscurcit sa vue et... il se retrouva seul, allongé sur...

5)

le bas-côté de la chaussée. Sa voiture brûlait dans une cabane, qu'elle avait probablement enfoncée en quittant la route.

Il fut secouru et se retrouva à l'hôpital du comté où il ne put expliquer ce qui était survenu. Il apprit, plus tard, que l'on n'avait pas retrouvé trace de la jeune femme, à croire qu'elle n'avait jamais existé. Les témoignages des garçons du bar où ils s'étaient arrêtés, après avoir fait connaissance lors de la fête du solstice à la ville voisine, venaient, heureusement, corroborer ses dires.

Bref, depuis ce temps là, il s'attendait jour et nuit à la rencontrer. Parfois même, lorsqu'il était seul, il devinait, auprès de lui, ce fantôme d'un soir d'été.

Albert, lui, avait bel et bien, perdu la partie. Doucement, en prenant congé d'eux, l'après-midi du départ, il avait essayé de modifier l'équilibre des choses, mais c'était peine perdue.

En l'accompagnant à l'aéroport, son client lui avait souhaité bon voyage, sans lui laisser l'ombre d'un espoir, hélas. Adieu ma fin de carrière, pensa t-il.

N'était-ce pas mieux ainsi, connaître la fin sans attendre la lettre fatale, celle qui informerait son entreprise que ses efforts n'auraient pas de suite.

7)

les uns après les autres éclairant un homme qui gisait sur le siège conducteur, inerte. Albert se précipita pour lui porter secours, mais les flammes et la chaleur l'arrêtèrent.

L'homme, toujours immobile, courrait à une mort certaine. Albert reprit son courage à deux mains, bloqua sa respiration, franchit la barrière de chaleur et vit le visage de l'accidenté. En plus jeune, c'était l'expert qui avait démoli sa proposition.

Il pensa : Lui ici, que dois-je faire ? Il est inconscient. Si je l'abandonne, il ne me portera pas préjudice ! Puis sa conscience réagit. Il essaya de tirer le malheureux hors de sa mortelle position. Je n'y arriverai pas, se dit-il, je suis trop faible.

Étonnamment, il y réussit très bien, comme s'il avait trente ans de moins. Il tira l'homme vers le bas-côté à une dizaine de mètres de l'incendie qui redoublait de plus belle. Quelques secondes après, la voiture explosa pulvérisant la cabane ; un débris l'atteignit à l'épaule, il sentit le choc, et... se réveilla.

Une hôtesse de l'air le secouait énergiquement : " Monsieur, s'il vous plaît, mettez votre ceinture, nous allons atterrir." Il s'excusa après d'elle et s'exécuta. Il revit ce rêve jusqu'à sa sortie de l'appareil.

6)

Maintenant, il parvenait à la fin du voyage. Neuf heures de trajet sans trouver le sommeil, c'est difficile. Son avion descendait doucement vers l'Europe. Poussé par les vents d'altitude ; l'appareil glissait silencieusement, dans l'aube naissante. Le sommeil, tant attendu, vint enfin le libérer et il s'endormit.

Il passa au travers d'un nuage, puis émergea d'un brouillard qui se levait lentement.

Debout, au bord d'une route, il marchait sous un drôle de clair de lune. La chaussée était luisante, il la voyait bien à sa droite. L'herbe du bas-côté, juste humide, frissonnait sous un vent arrière qui lui relevait les cheveux. Étonnant car sa calvitie était telle qu'elle ne le soumettait plus, depuis longtemps, aux caprices d'Éole. Se passant la main sur la tête, il constata qu'il avait les cheveux longs, comme à vingt ans.

Soudain il entendit un long crissement de pneus.

Devant lui, un cabriolet décapoté, s'enfonçait dans une cabane en bois dans un grand bruit de bois cassés et de ferrailles tordues. En basculant sur le côté, il s'immobilisa, moteur calé. Alors que des flammes commençaient à sortir du capot, une forme humaine se glissa hors de l'amas général et s'enfuit.

Les fragments de bois de la baraque prenaient feu

8)

Albert rentra chez lui. Il avait besoin de repos et décida que, dans l'état des choses, il était préférable de récupérer la fatigue de huit heures de décalage horaire. Il allait s'octroyer une journée de sommeil. Il téléphona à sa femme et au secrétariat commercial en demandant à ce dernier d'avertir la direction de son échec. Il n'en avait pas le courage lui-même et ferait son rapport le lendemain. Usé par le décalage horaire et brisé par sa défaite, il se déshabilla rapidement et se coucha.

Un sommeil lourd l'enveloppa. Sa femme le réveilla, il était dix-huit heures trente. Une heure de bouchons, lui dit-elle ; quel cirque, cette région parisienne, et dire qu'ils veulent y faire les jeux olympiques. Ils pourraient organiser des courses de lenteur, nous serions champions à toutes les épreuves.

Le lendemain, Albert arriva à son travail vers neuf heures, comme d'habitude.

Une employée du secrétariat commercial l'informa que son chef direct l'attendait. Durant le trajet en ascenseur Albert imagina que la procédure de son licenciement se mettait en route.

Ses jeunes collègues arrachaient des contrats à tout va ; qui en Chine, qui en Russie, qui en Europe. Le sien, son unique, son dernier, datait de deux ans avec une société qui avait travaillé pour les jeux Olympiques. Ce n'était pas glorieux. Son entreprise venait juste d'être payée,

9)
une grosse somme, mais sans intérêts de retard. Ce n'était qu'à cette condition qu'il avait pu arracher le règlement. Malgré la marge prévue pour les aléas, le rapport final avait été maigre.
Le directeur général lui en avait fait la remarque. Gentiment, certes, mais il l'avait faite.

Depuis, il n'avait fait que de perdre des affaires, ce déplacement à Dallas était sa dernière chance.
Arrivé dans le bureau de son chef, il ne put pas placer une parole. Battisti l'accabla d'un flot d'informations sur les derniers événements de l'entreprise en lui faisant observer que, pour son âge, il avait bonne mine, surtout après un tel voyage. Il ne voulut rien entendre d'Albert, lui coupant la parole dès les premiers mots.

Les employés du pool administratif riaient plus que d'habitude. Il entendait même quelques exclamations de ses collègues qui bavardaient entre eux.

Ah ! Ces jeunes. Ils avaient toujours été un peu envieux de son assurance de personne âgée confortablement installée dans une famille unie. Ils n'avaient pas compris que lui aussi avait peur dans son travail, peur du mauvais coup, qu'il vienne de sa santé ou d'une erreur d'estimation. Il imaginait bien la perte de son emploi suivie d'une recherche hypothétique dans un marché où le nombre de chômeurs augmentait sans cesse.

11)
La tête d'Albert tourna, il dut blanchir car son boss lui toucha le bras et lui dit :
— Un coup de fatigue, Albert ; ça va passer.

Après un instant de silence, le grand patron se leva, imité par tous ; Albert dut se lever aussi.
Le prenant par l'épaule, le grand patron l'entraîna vers la salle de réunion attenante. Ses collègues et le personnel administratif l'attendaient, tout sourire. Une table était dressée avec des croissants, des cafés, des boissons, etc. Des applaudissements éclatèrent et tous vinrent lui serrer la main, des plus jeunes aux plus âgés. Tous le félicitaient...
Abasourdi, il reçut tout le monde avec l'affabilité de mise, quelques instants de bonheur ineffable.

De retour à son bureau, il s'assit pour réfléchir. Tout cela était tellement imprévu. Que s'était-il passé entre son départ de Dallas et son retour dans l'entreprise ?

Tout d'abord, il informa sa femme de la réussite de son contrat en lui faisant part de la proposition de promotion et de mutation qu'il avait reçue. Ils en discuteraient ce soir, mais il rentrerait un peu plus tard que d'habitude car

10)
Il devait certainement avoir sa part d'ennuis sur terre. C'était son tour.

Enfin Battisti termina par : "Le grand patron nous attend".
(Le coup de grâce, quoi)

Comme dans une pièce de théâtre bien rôdée, il suivit son manager et rentra dans le bureau du directeur général qui lui dit :

— Asseyez-vous, mon cher Albert, café ?
(Un de plus ou de moins, qu'importe, dans la situation où je suis.)

— Merci, monsieur le Directeur.
— Félicitations pour votre promotion. (Il se moque de moi, mais il se moque de moi)

Je vous propose la direction de notre représentation en Amérique du Nord. Nous allons créer une agence à Dallas, enfin à côté, à Amarillo. Vous aurez trois mois pour vous installer avec votre épouse, un salaire de directeur étranger et quatre voyages payés par an pour revoir votre famille en France.

— Mais, enfin, monsieur le directeur, j'ai perdu ce marché de deux cents millions de dollars.

— Comment vous avez perdu ! Nous venons de recevoir une première commande de cent millions avec une lettre d'intention pour un second marché de trois cent cinquante millions et une demande de devis pour installer, clés en main, une usine de fabrication à Abilene.

12)
il devait téléphoner aux USA auparavant. Il n'oublierait pas de lui acheter des fleurs avant de rentrer ; de belles fleurs, les roses rouges qu'elle préférait. Il ferait un détour chez la fleuriste.
Il mit ensuite de l'ordre dans ses dossiers, régla quelques problèmes et attendit l'heure de la prise du travail chez son client, à Dallas.

Enfin dix-sept heures vinrent à l'horloge, il ajouta un quart d'heure et appela Evan, son correspondant habituel.
— *That it occurred, Evan ?* Que s'est-il passé, Evan ?

L'habituel sort des affaires, comprit-il.

Une entreprise concurrente, voulant enlever le marché, avait soudoyé un employé du laboratoire pour émettre le rapport défavorable.

Heureusement, l'expert américain, au comportement si désagréable, était un professionnel sérieux et avait été frappé par les dénégations d'Albert. (Ça ne s'est pas remarqué, pensa Albert).

Il avait dépêché, sans rien en dire, une autre expertise dans un laboratoire différent. Le pot aux roses avait alors été découvert et le premier laboratoire avait présenté ses excuses.

13)

Devant la qualité de l'enrobé présenté et les conditions de fabrication proposées aux USA, la direction de l'entreprise d'Evan, tenue par des délais, avait décidé d'agir vite et de passer sa, ou plutôt, ses commandes. Albert, crut comprendre, aussi, qu'elle souhaitait se réserver les droits de fabrication en Amérique.

— *Thanks, Evan, Bye, Bye.* Merci, Evan, au revoir.

Toutes ces nouvelles portaient une assurance d'avenir dans le long terme. Ils allaient certainement se rencontrer souvent aux États-Unis.

Fantastique épilogue, soit, mais qui était à l'origine de cet étrange retournement du sort ayant amené son adversaire à demander une contre expertise ?

Providence Divine ou Hasard, Prière ou Destin.

Il n'aurait jamais la réponse, mais une chose était certaine :

— Ce n'était pas son dernier voyage !

Il termina sa pensée par un "Merci à ..." et se leva pour rentrer à la maison.

FIN

